

Le rythme de la vie

Conférence de Michel Maffesoli Professeur de sociologie à l'université Paris V

Cette conférence a été donnée au CDDP de Maine-et-Loire, le 7 décembre 2004, à l'occasion de la parution du livre de Michel Maffesoli : *Le Rythme de la vie, variations sur les sensibilités postmodernes*, La Table Ronde, 2004.

Partenaires organisateurs :

L'**Université d'Angers**, l'Institut de Formation et de Recherche en Intervention Sociale (**IFORIS**), le Centre Départemental de Documentation Pédagogique de Maine-et-Loire (**CDDP49**), « **La Librairie...** ».

Le texte de cette conférence/causerie est réservé à l'usage personnel des enseignants (y compris dans le cadre de leurs cours), des étudiants, des chercheurs et du grand public. Toute utilisation à des fins commerciales, en vue d'une publication, ou à des fins de prêt en bibliothèque, est strictement interdite.

La retranscription et la mise en forme ont été faites à partir d'un enregistrement par Mme Dominique Mignon, professeur de philosophie. Les questions suivant la conférence n'y figurent pas. Le texte a été relu par M. Maffesoli. Le style parlé rappelle que son intervention était avant tout orale.

Après un mot de bienvenue et d'introduction au séminaire, par Mme Jacqueline Branger, directrice du CDDP de Maine-et-Loire, M. Georges Bertin, directeur de l'Iforis, présente le Professeur Michel Maffesoli et ses travaux. Puis M. Michel Maffesoli commence sa conférence.

Une conférence en forme de causerie

« *Nos idées sont dans toutes les têtes* », Guy DEBORD.

J'ai essayé de (m') employer à faire ressortir **ce qui est là, ce qui est** et non pas ce que l'on aimerait qui soit : cette logique du devoir être qui, d'une certaine manière, nous travaille tous, bien évidemment.

« *On est de son enfance comme on est de son pays* », Julien GREEN.

Mon propos concernant **l'émergence du dionysiaque**, par opposition à la grande figure de Prométhée, est enraciné quelque part. Cette espèce de **conjonction** de la raison et du corps était le propre même de cette vie des mineurs où le tragique était quotidien. Dans le petit village cévenol (de mon enfance) la sainte Barbe, le 4 décembre, fête des pompiers, était pour nous fête des mineurs. Il y avait une espèce d'effervescence sociale qui vivait **sur la dépense** et non pas sur l'économie. A bien des égards c'est vrai que mon propos doit beaucoup, depuis trente ans ou un peu plus, à cet enracinement qui était le mien.

Sur le livre : *Le Rythme de la vie. Variations sur les sensibilités post-modernes.*

Présentation.

Ce thème du rythme de la vie résume ou rassemble, cristallise, à la manière stendhalienne, ce que j'ai essayé maintenant d'indiquer

(parfois, c'est vrai, à contre-courant, mais ce n'est pas là l'essentiel) depuis une trentaine d'année.

• L'enracinement dynamique.

La thèse est simple, et d'ailleurs chacun d'entre vous, dès le moment où il essaie vraiment de penser, n'a qu'une ou deux grandes idées dans sa vie. C'était Heidegger qui le disait, Hanna Arendt qui le rappelait : on a une idée obsédante, et on va tourner autour de cette idée. Quand j'ai commencé ma carrière je suivais les cours de Levinas en philosophie. Et parlant du poète Edmond Jabès, à côté de la procédure qui est un peu la nôtre, c'est-à-dire la voie droite de la raison démonstrative, il y avait une attitude sémitique, disait-il, sur ce pourtour méditerranéen, qui était un peu lancinante¹.

A côté de cette procédure encore la rumination dans les monastères. C'est ce qu'on appelait la *lectio divina*. On suçait des mots, des phrases, on s'imprégnait, dans le fond, d'une certaine **saveur**.

Mon idée obsédante depuis fort longtemps, et c'était le titre de ma thèse d'Etat : « L'enracinement dynamique », signale le fait que l'on ne peut pas penser **simplement** ce grand progressisme, cette grande idéologie du progrès qui a prévalu dans notre civilisation occidentale, la tradition judéo-chrétienne. Mais qu'il fallait tenir compte des strates qui nous constituent : strates individuelles, sédimentations collectives et mémoire immémoriale qui fait qu'une société est ce qu'elle est.

Le mot « rythme » c'est cela. J'en appelle à l'étymologie. On pense que le rythme c'est uniquement ce qui s'écoule. Mais *rheo* / *rhein* en grec c'est le fait qu'il y ait écoulement à partir d'une source, d'un point fixe.

Ceux d'entre-vous qui sont de bons valseurs savent qu'on valse frénétiquement dans la mesure où on a d'abord un pied qui est bien fiché en terre. Et que c'est à partir de ce pivot qu'il peut y avoir cette forme débridée et effervescente de l'existence.

Et quand je parle du rythme de la vie, au fond c'est pour rendre attentif à cela : quel est le point fixe ? A bien des égards contre nos pensées convenues et nommément les pensées convenues qui ont marquées l'intelligentsia, la nôtre, il faut essayer de voir quelle est la dynamique de ces jeunes générations qui, curieusement, en tous cas de manière étonnante (dans le sens étymologique du terme : « coup de

¹ « (...) la démarche proposée par Edmond Jabès, pour lequel, à côté d'une pensée cartésienne, développant telle une bonne mécanique des démonstrations fondées sur le principe de causalité, existe une autre manière de faire, procédant, à l'image de la mer sur le rivage, par vagues successives. » In : *La contemplation du monde*, Grasset/livre de poche, 1993, p. 11.

tonnerre »), nous rappellent qu'il y a ces **racines**, qu'il y a **quelque chose qui vient de fort loin et auquel il faut être attentif**.

• **Du mythe progressiste à la pensée progressive.**

Si je le dis en d'autres termes, je ferai une opposition très simple, et c'est là le cœur de mon propos, le fil rouge : de ce qui a été le mythe progressiste à une pensée progressive.

Le mythe progressiste est quelque chose qui s'inscrit dans cette tradition judéo-chrétienne. On est partis d'un point A de barbarie, on va arriver à un point B de civilisation absolue un peu plus tard. C'est une exception culturelle ! Aucune autre religion, aucune autre culture ne repose sur cette idée-là. Pour nous, ça a été le cas.

Ça a donné des choses fort intéressantes : ça a donné notre société : développement technologique, développement scientifique, développement scientifique, développement technologique. En même temps, à bien des égards actuellement en a-t-on fait le tour.

J'opposerai cette pensée qu'on retrouve dans divers endroits : la pensée progressive qui est celle de la **sédimentation**. Non pas le simple linéarisme qui va quelque part dans le lointain mais quelque chose qui s'enracine dans le présent. Il y a une grosse distinction à faire entre le progressisme et la pensée progressive.

Je vais le dire à travers une formule de mon maître et ami Gilbert Durand qui est le fondateur du Centre de Recherche sur l'Imaginaire, anthropologue culturel, à bien des égards l'équivalent certainement de Claude Lévi-Strauss. Dans son livre *Introduction à la mythologie*, il a la formule que je cite :

« Je voudrais montrer comment la fin, c'est-à-dire le présent actuel, si elle ne justifie pas les moyens, justifie, parce qu'elle les explique, ou plus exactement les implique, les commencements. »

C'est une formule un peu alambiquée mais l'idée qui est en jeu est intéressante : comment comprendre le présent sinon par l'implication des commencements ?

Les implications : ces plis qui constituent en quelque sorte ce que chacun d'entre-nous est, ce qu'une société a. Cela posé voilà ce qui serait ma thèse, mon hypothèse dans ce livre.

- **La doxa intellectuelle.**

Il y a là quelque chose qui va à l'encontre de la *doxa* intellectuelle. Je ne veux pas être ici inutilement polémique. La *doxa* c'est l'opinion. En principe la pensée savante s'était placée contre l'opinion au début de la tradition gréco-latine qui est la nôtre. Et moi je dirai que dans le fond la pensée savante est devenue une opinion : « *doxa* intellectuelle », c'est ce que je dis.

Cette *doxa* intellectuelle je la dirai en deux termes plus un.

D'une part ce qui a trait à l'idée de **mondialisation**, à laquelle personnellement je ne crois pas. C'est-à-dire ? Finalement la mondialisation n'est qu'une projection de notre grande idée de l'Etat-nation. On va projeter sur le monde dans son entier ce qu'a été notre manière de concevoir notre rapport à la nation.

Deuxièmement quelque chose qu'il est délicat de mettre en cause alors qu'il me paraît nécessaire de le mettre en question. Je veux dire par là l'**universalisme**. Le sachant ou ne le sachant pas, un peu comme M. Jourdain qui fait de la prose sans le savoir, nous sommes universalistes. C'est-à-dire ?

On considère que ces valeurs élaborées en un endroit déterminé sont des valeurs universalistes ; en la matière ce petit canton du monde qu'est l'Europe et précisément ce petit canton dans ce canton qu'est la France. De ce point de vue d'ailleurs ce n'est pas pour rien que la France est considérée comme la fille aînée de l'Eglise. Il y a dans cet universalisme la vieille tradition de l'héritage judéo-chrétien.

Il est un auteur que je vous conseille de lire, Alain Badiou, qui a fait paraître aux P.U.F un livre sur Saint-Paul. J'ai polémique contre ce livre qui m'a beaucoup fatigué et insupporté mais c'est un très beau petit livre, très intéressant. Il montre bien à travers la réflexion sur Saint-Paul comment on a là la naissance de cette grande idée universaliste. Comment, au fond, la religion d'une petite tribu va se prétendre et va s'imposer finalement comme étant **la** religion universelle qui serait indépassable.

Et au-delà du christianisme c'est la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle qui ne fait que rendre profane cette perspective religieuse. Et les grands systèmes sociaux du XIX^e siècle vont poursuivre ce qui fut l'apanage de la philosophie des Lumières, toujours avec cette grande idée de l'universalisme.

Penser une alternative à la doxa intellectuelle :

Proposition : une généalogie de la raison.

• Mettre en question l'universalisme.

Dans les débats que je peux avoir avec mes collègues il m'arrive de mettre en cause l'universalisme, ou montrer qu'il peut y avoir des **localismes** précis, des cultures très précises que nous avons éradiquées, qui sont passées au rouleau compresseur de notre civilisation censément éducatrice. Eh bien c'est quelque chose que l'on ne doit pas remettre en question. Or mon propos serait de montrer justement en quoi il faut essayer de remettre en question cet universalisme. L'universalisme prétentieux, arrogant et qui a conduit à de nombreux ethnocides un peu partout de par le monde bien évidemment, mais qui très précisément a abouti à des formes impérialistes dont on voit l'expression politique dans cette nation qui se prétend grande, je veux dire les Etats-Unis. Les Etats-Unis dans le fond ne font que pousser jusqu'au bout cette logique conquérante et impérialiste de l'universalisme.

• Au fondement de l'universalisme : le rationalisme.

Mais il faut s'interroger. C'est une auto-analyse que nous avons à faire sur nous-mêmes. C'est trop facile de rejeter sur l'extérieur l'ombre dont nous sommes pétris.

Le fondement de cet universalisme, qu'est-ce sinon le grand rationalisme ?

Il y a eu à un moment donné une prétention non moins grande : le grand rationalisme dont on considère que c'est l'alpha et l'oméga de toute la construction individuelle ou de toute construction sociale voire sociétale. De fait on ne remet pas en question ce rationalisme alors que c'est une des manières d'envisager la raison –une modalité en terme logique – qui est en effet la grande modalité occidentale.

Tout est rentré dans ce rationalisme, on le sait, à partir du cartésianisme. On le sait également sociologiquement.

♦ La rationalisation généralisée de l'existence.

Toute l'œuvre de Max Weber, par exemple, a réfléchi sur l'émergence des Temps Modernes et notamment avec la Réforme protestante, dans un livre fameux et des plus intéressants à lire, *l'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*. Or le cœur même, le fil rouge de ce livre c'est ce qu'il appelle la rationalisation généralisée de l'existence.

Cette Raison va se capillariser bien sûr dans l'économie et dans les aspects les plus menus, les plus intimes à la limite même de l'individu. Montre-t-il, par exemple, avec l'émergence de la psychanalyse comment cette chose là, l'instinct sexuel doit donner ses raisons, est soumis à la raison. Le fameux « désenchantement du monde » est corrélatif de cette rationalisation généralisée de l'existence, ainsi que le montre bien Weber.

♦ L'abstractisation du sacré.

Mais jusque et y compris, par exemple, le sacré, le divin, le « numineux » (R. Otto) qui a été à la base même des diverses formes de religiosité, dans la tradition qui est la nôtre – je vous y rend attentif –, lui aussi se rationalise. On va faire en sorte que là où il y avait une espèce d'animisme ambiant il va y avoir un seul dieu unique.

La formule augustinienne est à cet égard intéressante et je la rappelle toujours :

« La raison humaine conduit à l'unité ».

Quand Augustin dit cela bien évidemment c'est pour justifier l'existence d'un Dieu Un, par opposition à la Barbarie, qui sont les dieux multiples, ce polythéisme ou, en quelque sorte, ce **sacré sauvage** qui existait précédemment.

C'est à partir de là que s'élaborent au XIII^e siècle, par exemple, les grands systèmes théologiques. Au fond la théologie c'est la rationalisation du sacré. Saint Thomas d'Aquin dont la *Somme théologique* a cette prétention (qui est une prétention ambitieuse et fort intéressante quant au résultat) en quelque sorte a rationalisé cette chose là. Et par après, à partir du XVIII^e siècle cette « théologie » (Voltaire) devient une « théodicée » et là, dans la théodicée, vous avez encore une espèce d'abstractisation de l'aspect sauvage du sacré, qui devient de plus en plus rationnel, si je puis dire.

On peut voir là le processus, je l'indique pour mémoire. Il y a là le fondement de notre universalisme, le fondement de notre prétention à présenter le seul modèle qui soit, le modèle remarquable, et le modèle qu'il convient de suivre un peu partout de par le monde.

♦ L'intellectualisme : travée judéo-chrétienne.

Modèle remarquable jusque et y compris Sartre. Je m'arrête sur Sartre. Bien sûr il y a Descartes mais je m'arrête sur Sartre qui va pousser jusqu'au bout cette logique de l'intellectualisme : le monde n'existe que parce que je le pense. Cela est la réponse en quelque sorte à l'acte divin : Dieu dit et en disant il crée ce qu'il nomme. Et on voit bien

comment dans cette tradition culturelle il y a cette grande travée qui est ce que j'appelle ici le fondement du rationalisme.

• **Au fondement du rationalisme : l'iconoclastie.**

Si on fait cette généalogie, et là-dessus je m'appuie sur les travaux de Gilbert Durand, là encore, le sachant ou ne le sachant pas, nous fonctionnons sur une espèce de grand iconoclisme. On a cassé l'image. Et toutes les analyses de l'iconoclisme montrent bien que cela vient de fort loin. On voit bien comment les Prophètes déjà dans l'*Ancien Testament* vont casser l'icône, l'idole, avec la formule biblique : « tu n'adoreras Dieu qu'en Esprit et en Vérité ». Adorer Dieu en Esprit et en Vérité c'est bien le fondement de cette prévalence du cognitif : prévalence du cerveau parce que l'icône et l'idole c'est fait de bois, de pierre, métaphores, bien évidemment, de la terre, métaphores de ce qui est le sensible.

Et c'était, ne l'oublions pas, autour des icônes et des idoles qu'il y avait des cultes féminins, ces cultes qu'on appelait des cultes de hiérodulie, de hiérogamie, en fait des cultes d'effervescence, jusque et y compris d'effervescence sexuelle. Autour de ces icônes et de ces idoles c'est-à-dire autour d'une représentation imagée du sacré il y avait des débridements de tous ordres. Et, dans le fond, dans la longue durée : des Prophètes qui cassent l'icône – en passant par Descartes – jusqu'à Sartre (*L'imaginaire*, 1936), l'imagination est quelque chose qui fait disruption par rapport aux simples processus cognitifs. L'expression populaire que l'on ne crédite pas à Descartes mais qui pourtant est de lui : « l'imagination est la folle du logis » est l'idée de l'imagination comme ne permettant pas un bon fonctionnement du cerveau.

Voyez on a sur la longue durée cette grande perspective d'iconoclastie. Et, je dirais, quelque chose qui s'emploie à **déraciner l'être ensemble en l'abstractisant.**

♦ **Abstractiser.**

Prenons ce terme dans le sens simple du mot. On va abstractiser : on va tirer du sol où elle est fichée une manière d'être. Et donc prévalence du cognitif, prévalence de la raison. A un niveau individuel qui est la base de l'éducation, à un niveau collectif à la base du social, l'un et l'autre restant déterminés, surdéterminés par la perspective rationaliste.

Voilà un peu ce qui pourrait être une généalogie de la Raison. On pourrait la nuancer, et moi-même je m'y suis appliqué dans nombre de mes ouvrages.

♦ **Eradiquer la part féminine de l'humanité.**

Je considère qu'on a dans ce vaste programme une lente évacuation de la figure de la femme. On a une lente évacuation du ventre, de ce que la religiosité antique appelait le culte de la Grande Mère. Des gens comme Baschofen, par exemple, qui ont inspiré Nietzsche, Freud et bien d'autres, montraient bien comment le matriarcat du pourtour méditerranéen culminait dans les cultes autour des icônes et des idoles et avait peu à peu laissé place à la grande figure patriarcale, la grande figure phallique qui va triompher tout au long de la grande tradition occidentale. La loi du Père et Dieu le Père, dans le fond le monothéisme, qui, je l'ai dit, est la grande spécificité de notre tradition, s'inscrit dans cette lente évacuation, éradication de toute la part féminine de l'humanité. Dans le fond, pour moi, voilà ce qui serait le processus, dans le sens simple du terme d'abstraction, qui aboutit au rationalisme tel que je l'ai dit.

Voilà dit ainsi, de manière un peu rapide je n'en disconviens pas, cette généalogie.

L'enjeu : le rythme de la vie.

A l'opposé de cela ce qui me paraît en jeu c'est ce que j'appelais ce rythme, ce rythme de la vie. Donnons à ces deux termes le sens fort qui est le leur. Il y aurait en quelque sorte (je vais nuancer tout à l'heure le propos) **retour** de quelque chose qui, au-delà de l'abstraction proprement rationaliste et là, à un niveau qui est beaucoup plus vécu, il y aurait une inversion de polarité².

Je reste ici sur la dimension théorique, mais je pourrais donner des quantités d'exemples concrets.

Le monde intellectuel continue à fonctionner sur ce processus d'abstraction, et, quand je dis « monde intellectuel » je dis « nous » continuons à fonctionner sur un schéma de cet ordre. Alors que la réalité, et pour ma part depuis une trentaine d'années j'essaie de le voir dans les pratiques juvéniles, on a là quelque chose qui est **émergent**. Dans ces pratiques-là il y aurait un peu l'envers.

En d'autres termes, on continue à fonctionner sur des évidences intellectuelles qui nous empêchent de voir ce qui est évident.

² Discussion avec le public, suite à la conférence : Le processus d'abstractisation est un processus patriarcal. Voir G. Durand, le régime diurne de l'imaginaire, sa structure diérétique : qui tranche, qui va séparer, et ses objets de culture contondants : phallus, glaive. Dans la société phallique par excellence on a là quelque chose qui fait que le vrai sens (signification et direction) est mis dans le lointain. Le sens se projette (logos spermatique du savoir, qui insémine). Le régime nocturne, l'Orient, apporte la coupe, le creux ; le baroque est une structure du creux. Maintenant on assiste à une **invagination du sens** (retour à la matrice, à la terre, il y a prise de conscience de cette terre-ci, cf. par exemple la sensibilité écologique), à une orientalisation du monde, une « contamination » (Corbin) de ces Orient mythiques. Là où il y avait cette grande séparation diérétique il y a agglutination.

Et cet évident on peut le voir. Pour ma part j'ai essayé de l'indiquer dans tous les affoulements musicaux, sportifs et religieux, dans tous les processus de mise en foule qui caractérisent de plus en plus les pratiques juvéniles, qui, je le précise d'ailleurs, ne sont pas des pratiques marginales comme ça a pu être le cas dans les années 60. Mais ces pratiques deviennent des pratiques largement capillarisées, qui se répandent. Ce ne sont pas des marginaux, ce sont nos enfants, nos étudiants, nos employés qui, dans le fond, continuent à rester ce qu'ils sont tout en ayant des pratiques qui, à certains moments, font disruption par rapport à la simple valeur de type abstraite et rationnelle.

Voir le retour de l'archaïque au pays réel

La socialité postmoderne.

Alors là, je prendrais, d'une manière un peu ironique, une formule que l'on attribue ensuite, faussement d'ailleurs, politiquement, à Charles Maurras, mais qui est en fait une formule d'Auguste Comte, fondateur de la sociologie. Auguste Comte parlait du « pays réel ». Vous savez l'opposition que fait Auguste Comte entre le pays réel et le pays légal. Je dirais que, au-delà de ces évidences intellectuelles qui sont à l'œuvre dans toutes nos institutions quelles qu'elles soient, familiales, éducatives, politiques, syndicales, et tout à l'avenant, il y aurait un pays réel qui, voilà mon hypothèse, repose sur **la communion autour d'images**. Finalement cet imaginaire que l'on avait chassé (l'iconoclastie) par un curieux retour du refoulé envahit contemporanément la vie quotidiennement. Immersion, bombardement d'images, fourmillement d'images. Et prenons le mot image dans le sens fort qui traduit ce qu'étaient ces cultes de hiérogamie dans l'Ancien Testament et qu'on va retrouver de diverses manières dans l'ensemble du pourtour méditerranéen. Encore une fois quelque chose qui met en jeu les racines, le sensible. Si je fais là une opposition que l'histoire des religions nous a proposée, quelque chose qui met en jeu des figures ploutoniennes – c'était ça pour moi la figure emblématique de Dionysos. Ces figures de la terre qui ont la glèbe aux pieds, métaphore bien évidemment du sens, métaphore des instincts, disons-le tout net, métaphore de l'animalité.

Je crois qu'il faut affronter ce problème. Dans l'animal humain on a mis l'accent sur l'humain. Dans le fond ce à quoi nous renvoie le pays réel, le retour des images multiformes, c'est aussi une forme d'animalité ou plus exactement nous rappelant l'animalité dont nous sommes pétris. Et pour ma part c'est un peu cela que j'ai dit de diverses manières en rappelant qu'il y avait curieusement, là où on l'avait cru dépassé, eh bien retour de l'archaïque.

♦ **Trois archaïsmes redécouverts : Dionysos. La tribu. Le nomadisme.**

Je ne vais pas ici développer mais j'avais repéré trois de ces archaïsmes.

La figure de Dionysos, figure chtonienne, figure de l'effervescence, figure du plaisir. Or quand les historiens des religions parlent de Dionysos, à l'opposé des dieux ouraniens du Panthéon, ils disent que c'est une divinité arbustive. C'est une belle image dans le sens où ça renvoie bien à cette idée d'enracinement. Dionysos ce n'est pas une divinité ouranienne tournée vers là-haut mais au contraire cette idée arbustive.

Le deuxième archaïsme auquel j'avais rendu attentif c'était **la tribu**. Je ne vais pas non plus ici le développer, sinon que, *de facto* (j'aime bien repérer les chose *de facto*, telles qu'elles sont), on voit bien ce retour tribal, pour le meilleur et pour le pire. Retour qui est en train de se faire. Et là-dessus, je serais à même de donner des exemples.

Et, bien évidemment, le troisième de ces archaïsmes : **le nomadisme**. Là où il y avait assignation à résidence, qu'elle soit sexuelle, idéologique ou professionnelle, on voit revenir de diverses manières le nomade, le vagabond, l'errant, qui, à bien des égards, est quelque chose qui toujours irrigue en profondeur le commerce. Le commerce des idées, le commerce des biens, le commerce affectif. Toutes les « places du commerce » et « cafés du commerce » renvoient bien à cette soif de l'infini qui est le propre même du vagabond et de l'errant.

Voilà un peu mon propos.

♦ **Régression barbare ?**

Faut-il y voir là une régression ? C'est trop facile. Et, de fait, on ne peut pas constater qu'il n'y a pas ce retour. Je me souviens quand j'avais proposé maintenant il y a plus d'une quinzaine d'année le thème de la tribu j'ai entendu beaucoup de cris d'orfraies. Maintenant le thème de la tribu est quelque chose que l'on ne peut pas nier même si c'est une métaphore bien évidemment. Mais on voit bien qu'il y a bien ces tribus sexuelles, religieuses, musicales ou sportives, peu importe en la matière. On peut maintenant constater.

Mais dès lors on va le stigmatiser en terme de régression : il y a là un retour à ce qui serait de l'ordre du passé ou de la barbarie. Je trouve que ce n'est pas une bonne attitude intellectuelle que de stigmatiser quand on constate quelque chose. C'est là, je pense, qu'il convient d'avoir une autre attitude, une attitude qui soit **généreuse**. En tous cas qui soit à la hauteur de la générosité qui s'exprime, à la hauteur de la vitalité, voire du vitalisme, qui est en jeu dans ces nouvelles

pratiques. Alors, comme toujours bien évidemment, il faut trouver des termes qui en rendent compte.

Je dis que le mot « régression » est un terme stigmatisant. On a d'autres termes, l'idée, par exemple, proposée par certains psychologues, je pense ici en particulier au psychologue jungien Michel Cazenave, l'idée de la régrédience.

♦ L'idée de la régrédience.

Ce ne pourrait être qu'un simple mot mais l'idée de régrédience [a pour fonction de] montrer comment il peut y avoir à un certain moment un retour, sans que ce retour soit quelque chose qui renvoie à une situation antérieure. Mais je dirais [qui renvoie à] la **reprise** de quelque chose. Pour ma part c'est ce à quoi je suis attentif.

Et dans le fond tout mon travail actuel, au-delà du mot de régrédience, rend attentif au fait que, mais pas au même niveau, on voit revenir les choses que, dans notre mythe progressiste, on avait cru dépassées. C'est là que j'introduis l'idée de la pensée progressive par opposition au simple mythe progressiste³.

♦ Le pli. Explication. Implication.

Le mythe progressiste consiste en quelque sorte à fonctionner à partir d'une procédure d'explication. « *Explicare* » en latin dit bien ce que ça veut dire : on met à plat les plis, tout est clair. Alors tout est sous le regard du Dieu Unique, tout est sous le regard de la raison qui en est le substitut. La perspective de la pensée progressive serait la pensée de l'implication c'est-à-dire la prise au sérieux des **plis** qui nous constituent et qui constituent le social.

Pour ma part, j'avais trouvé cette idée dans un très beau livre, un peu délicat d'abord mais instructif à la lecture, du philosophe Gilles Deleuze. Ce livre, qui s'appelle *Le Pli* d'ailleurs, est un livre sur Leibniz et le baroque. Il a une partie explicative sur le baroque reprenant des idées que l'on trouve dans l'histoire de l'art, en particulier chez Wölfflin et Riegl qui avaient fait une distinction entre les périodes classiques et les périodes baroques.

Ce livre montre bien comment les moments explicatifs renvoyaient au classicisme des angles droits, des choses qui étaient simplifiées à l'extrême. Et à d'autres moments, les périodes baroques, où il y avait ces plis, ces implications, on ne pouvait pas comprendre un art, une chose, un individu ou la vie sociale à partir d'une valeur unique, mais

³ « la grande croyance au progrès indéfini (...) celui-ci ne peut pas exister s'il n'est pas traversé par le régulier retour d'une forme de « regrès », ou de « régrédience ». Retour aux formes archaïques que l'on avait cru dépassées ; mais qui, d'une manière plus ou moins consciente, continuent à tarauder les imaginaires et les manières d'être collectifs ». In : *Du nomadisme*, livre de poche, 1997, p. 38.

à partir d'une pluralité de valeurs. Et, dans le fond, c'est cette idée que je reprends ici.

J'essaie de théoriser le fait que, au-delà de ces pratiques juvéniles, faites d'effervescence, affoulements multiples et divers, **tout un chacun ne repose plus sur une séparation** du corps et de l'esprit, de la nature et de la culture, sur toutes ces grandes dichotomies qui ont fondé notre tradition culturelle.

Depuis cet acte fondateur : « Dieu sépara la Lumière des Ténèbres » toute notre tradition culturelle a consisté à séparer, à couper, à dichotomiser. Eh bien, au-delà de cette perspective il y a, je dirais, **le retour de l'implication**. On pourrait dire qu'il y a, si je paraphrase ici Edgar Morin, une sensibilité écologique, une écologie de l'esprit, une culturisation de la nature, une naturalisation de la culture. C'est-à-dire, dans le fond, des va et vient, des choses qui ne reposent plus sur des séparations strictes mais qui renvoient à quelque chose qui est cette espèce de **conjonction entre des choses opposées**. On trouve là la grande idée de notre philosophe de la Renaissance, mais qui était marginal, Nicolas de Cues, lorsqu'il parlait de la *coincidentia oppositorum*.

L'idée de régrédience serait une manière de rendre attentif à ces processus de réversibilité au-delà de la simple séparation. Et, pour nous, à trouver des instruments pour analyser quelles sont les pratiques juvéniles, quels sont les modes de socialisation qui sont en jeu actuellement.

♦ **L'*Aufhebung* et le *Verwindung*.**

De ce point de vue, notre instrument logique, cela a été montré de diverses manières, c'est la fameuse perspective dialectique : thèse, antithèse, synthèse. On dépasse toujours quelque chose. L'idée de l'***Aufhebung***, que l'on retrouve dans la philosophie hégélienne, est quelque chose qui nous a marqué fondamentalement, je dirais notre cerveau reptilien. Sans bien y faire attention on dialectise toutes choses. On voit un problème : on va le dépasser, arriver, si je puis dire, à une solution. Marx disait que chaque société ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre, et tout à l'à venant. Cette structure dialectique est une structure explicative qui renvoie bien à une valeur unique.

Alors que, en la matière, je donne une expression en allemand : le *Verwindung* et je l'explique. Elle recouvre une idée que l'on retrouve dans toute la pensée phénoménologique, en France chez Merleau-Ponty; et aussi chez Deleuze et chez Bergson. Je la prends ici chez Heidegger.

Heidegger s'opposant à notre habituelle dialectique va parler de ce qu'il appelle le *Verwindung*, terme à bien des égards intraduisible en français. Mais je donne en français les trois termes qui en rendent

compte : **reprise, distorsion, guérison**. Reprise de choses anciennes. Pas exactement au même niveau : distorsion. Ce qui aboutit à quelque chose, de l'ordre de l'équilibre. Je dirais **l'équilibre sociétal**⁴.

Encore une fois peu importe le mot, gardez l'idée. Je dirais que l'instrument qui nous permettrait de rendre compte de cette vitalité actuellement c'est cette idée de *Verwindung*. Rappelez vous, je disais tout à l'heure : « retour à un certain ordre d'archaïsme ». La tribu, le nomade et Dionysos : ça c'est la reprise de choses anciennes, restons trivial. Cette chose ancienne n'est pas exactement au même niveau : distorsion. Et si on reprend cela c'est peut-être cette reprise et cette distorsion qui peuvent nous permettre de comprendre ce qu'il en est de **ce nouvel équilibre en gestation**.

Voyez : ne plus analyser la société à partir d'un modèle qui serait le modèle du futur, du dépassement, de la logique du devoir être, tout ce qui est de l'ordre de la bien-pensance, du politiquement correct, de l'intellectuellement correct. Et tout à l'avenant : quelque chose qui est à venir, « la vraie vie est ailleurs », la Cité de Dieu augustinienne, la société Parfaite des grands systèmes sociaux du XIX^e siècle, les grandes théories de l'émancipation du XIX^e siècle.

Penser non plus d'après ce grand schéma projectif, tendu vers, mais au contraire dans la perspective que j'indique, ce qui me paraît à l'œuvre socialement, souterrainement, au-dessous du social. Penser quelque chose qui reprend à un autre niveau ces attitudes, ces postures, ces pratiques anciennes. Et bien évidemment **cela** s'observe, je ne peux pas le développer en détail, mais c'est la reprise – j'ai dit « archaïsme » - de formes archétypales.

◆ De l'archétype dans le stéréotype.

Là-dessus : la grande figure proposée par Jung, qu'on retrouve chez Guillaume Durand, on pourrait la décliner actuellement quand on regarde une publicité. On pourrait la décliner quand on regarde [une certaine littérature actuelle], je suis frappé de cela. J'ai lu les cinq tomes d'Harry Potter, je vous conseille de le faire ! On a là chez H. Potter typiquement quelque chose qui est de l'ordre de l'archétype. Bien sûr à un autre niveau. Mais [il y a là] une structure archétypale, une structure initiatique, un rapport au mal, un rapport à l'ombre. « Le Seigneur des Anneaux », « La guerre des Etoiles », le « Da Vinci Code » : on pourrait multiplier à l'infini, là encore pour le meilleur et pour le pire, la structure archétypale qui va devenir stéréotype.

⁴ Cette notion est ainsi posée dans *La contemplation du monde*, p. 105 : « le *Verwindung* : reprise, acceptation, distorsion d'éléments archaïques en une situation contemporaine, en une actualisation au présent ». Cf. aussi p. 98 : « distorsion de ces éléments archaïques rentrant en un mouvement spiralesque qui les dynamise, leur donne un sens actuel. » Les « éléments archaïques » cités dans ce passage : archétypes, mythes immémoriaux.

Je trouve que la publicité est, à cet égard, la mythologie de notre époque. On ne peut pas comprendre les stéréotypes publicitaires – regardez la publicité du Gaz de France actuellement – si on a pas à l'esprit les grands archétypes que sont la terre, le feu, l'air et l'eau. On va les retrouver à bien des égards dans bien d'autres domaines.

Qu'est que cela signifie ? Pour moi on retrouve là l'idée de l'**image communière**. On retrouve quelque chose qu'on avait exclu au motif que seule la Raison prévalait. A bien des égards il y a dans ces vieux archétypes qui se stéréotypent quelque chose qui rejoue ce qui était la fonction de l'image.

♦ L'idée d'imaginal.

Corbin, par après Durand, moi-même je l'ai repris à mon compte, parlent d'un monde imaginal. Cette idée d'imaginal, je vais la dire en deux termes simples, des termes que l'on peut comprendre. Elle est le rapport qui existe toujours entre le microcosme et le macrocosme. Les mythologies ou les histoires traduisent ce rapport entre le micro et le macro. Et l'image, Guillaume Durand avait bien insisté là-dessus, c'est un **mésocosme**. « Meso » c'est ce qui est au milieu. Finalement les images jouent exactement cette fonction mésocosmique : qu'elles soient publicitaires, filmiques, télévisuelles ; images intimes, images publiques, et bien évidemment la multiplicité des images sur Internet qui, de ce point de vue, offrent une mine qui est inépuisable. Si on le dit en des termes plus simples il y a là quasiment une nouvelle forme communiale, eucharistique – symbolique ! – qui, à bien des égards, permet de reconnaître l'autre, d'entrer en communion avec l'autre.

♦ Vie en sympathie, partage des images.

Mais bien évidemment cela, et c'est quelque chose qui nous chagrine à bien des égards, c'est cela qui, pour moi, renvoie à cette idée d'implication. C'est le contraire du grand individualisme qui a prévalu – à quoi nous étions habitués. Ce que nous faisons dans nos structures éducatives c'était de faire accéder l'individu à sa maîtrise, au fait de penser par lui-même, à être autonome, à être sa propre loi. Dans le fait de partager des images : je reconnais qu'il y a là problème, c'est là où j'avais introduit cette idée de tribu. De ce fait ce n'est plus une pensée autonome qui prévaut. On est « baigné dans », on est pensé par l'autre, on existe que et sous le regard de l'autre.

Corbin parlait à cet égard d'une « vie en sympathie ». Sympathie avec l'autre, sympathie avec la nature, sympathie avec l'altérité qu'est la déité. C'est intéressant de voir le retour des formes de religiosité. Ce sacré qui avait été monopolisé, rationalisé, théodicé, ce sacré en quelque sorte redevient sauvage. Je pense que ces religiosités renvoient bien au fait d'une vie en sympathie, encore une fois, pour tout ce que je dis, ceci pour le meilleur et pour le pire. Et le devenir sectaire est à cet égard instructif en la matière.

Qu'on le veuille ou non il y a quelque chose qui repose bien sur cette idée de vie en sympathie. A bien des égards c'est l'autre qui existe plutôt que moi-même en tant qu'individu maître de moi-même et maître de mon esprit. C'est cela qu'il faut penser.

Encore une fois : je dirais presque au-delà de nos convictions, de nos évidences intellectuelles il nous faut avoir cette espèce de générosité d'esprit. Elle nous fait d'abord faire un diagnostic, repérer ce qui est, même si ça contrevient à notre conviction, à notre manière de penser ces valeurs. Repérer ce qu'il peut en être là-dedans, dans ces pratiques-là : peut-être une manière au-delà du grand universalisme occidental.

Ce repérage nous permet de voir quelles sont ces cultures qui vont être des cultures très localisées, des cultures tribales. Le localisme et la tribu ne sont pas simplement à rejeter dans le lointain des sociétés primitives. Ils sont le fait même de nos grandes mégalo-poles contemporaines. Dans nos villes on est à bien des égards confrontés à cette vie en sympathie.

Donc vie en sympathie, partage des images.

♦ Une philosophie du *Carpe diem*.

La temporalité qui est le commun dénominateur de cela ce n'est plus le futur c'est bien ce présentisme très fort qui fait que le terme même de projet n'a plus trop de sens. Quelque chose [a lieu] qui à bien des égards renvoie à cet ici et maintenant. C'est intéressant de voir comment ces générations qui n'ont pas appris le latin vont décliner à loisir le *carpe diem*. Je trouve que cette accentuation sur le *carpe diem* est une bonne illustration de ce partage des images⁵.

♦ Pro/gression . In/gression.

J'ai dit « hédonisme », « tribu » et « éros ». On voit bien comment ces trois archaïsmes là reviennent et constituent, à bien des égards, le fondement de la société contemporaine.

Ce que j'appelle « la socialité post-moderne », quelque chose au-delà de ce grand progressisme qui nous a marqué, va focaliser l'énergie sur ce que je vis avec d'autres ici et maintenant.

En France on n'a pas de mot pour traduire cela. En portugais, en espagnol, en italien, il y a le terme « ingresso » pour quelque chose qui montre qu'il y a du dynamisme mais que ce dynamisme ne se projette pas dans le lointain. « Ingre » : peut-on dire en français in/grès, comme à l'opposé du pro/grès. C'est cela ma proposition.

⁵ Sur cet « il y a une frénésie à jouir du *carpe diem* » et de « ce que j'ai appelé l'éthique de l'instant » cf. *La contemplation du monde*, p. 59

Plutôt que de dire « ils n'ont plus de valeurs », « tout fout le camp » ma proposition est d'essayer de voir comment il y a de l'énergie, mais une énergie qui n'est plus projective, une énergie qui n'est plus projetée vers des lendemains qui chantent ou d'autres paradis sur terre. Il peut y avoir du dynamisme, une énergie qui va se focaliser ici et maintenant, dans l'intensité du moment, dans le plaisir d'être ensemble. On va retrouver la philosophie du *kairos* de diverses manières, la bonne « occasse », l'opportunité, le bon moment.

♦ Ethique de l'esthétique.

Il y a là une forme de cette énergie, des énergies collectives, ce que pour ma part, il y a maintenant un certain temps, j'avais encore appelé une « éthique de l'esthétique ».

J'aime bien l'étymologie des mots. *Ethos* c'est ce qui fait ciment, à partir des émotions partagées. Quelles que soient ces émotions il s'agit de mettre l'accent sur ce qui me rattache à une espèce, à cette fidélité, à cette terre-ci. Dans ce que j'appelais tout à l'heure la sensibilité écologique il y a non pas fuite vers l'au-delà mais une forme de fidélité à ce monde-ci.

♦ L'ingression imaginale.

La tendance qui me paraît être en jeu c'est ce que j'essaie de rassembler dans ce livre : ingression. Non plus la progression rationaliste mais une ingression imaginale.

Excusez l'aspect un peu tordu de ces expressions. Mais peu importe, encore une fois, les mots. Je ne suis pas un fétichiste du concept. Je suis prêt à abandonner ces mots si on en trouve demain de meilleurs. Vous voyez l'idée de cette ingression imaginale : une énergie est vécue ici à partir d'un partage d'images.

Je dis bien que cette ingression peut être de tous ordres, y compris [partage d'] une image qui est image technologique.

Et je crois que ce qui est en jeu dans le rythme de la vie, au-delà de la grande marche du progrès, [c'est] ce que j'appelle cette **synergie de l'archaïque et du développement technologique**. Synergie dont Internet est un bon exemple.

Ce qui est en jeu : comment des multiples tribus, de quelque ordres que ce soit, vont se rassembler, vont se reconnaître, grâce au développement technologique.

Du coup je n'existe plus de manière abstraite et purement rationnelle mais véritablement dans un ordre symbolique. Peut-être faudrait-il voir dans cette ingression ainsi que je la dis, les vieilles idées du **corporéisme mystique**, le corps mystique de la théologie catholique.

Peut-être faudrait-il reprendre l'image que l'on retrouve dans certaines traditions : **l'égrégoré** c'est-à-dire le fait qu'il y ait un rassemblement et qu'il y a un esprit, une aura, une matrice, au-delà de l'addition des simples individualités. Une matrice dans laquelle on est. Pour ma part c'est un peu cela que je traduis par mon idée du rythme de la vie.

Le réenchantement du monde comme fait social nouveau.

- **Ce à quoi j'essaie de rendre attentif.**

Non plus le transcendant lointain qui a été à bien des égards **la** grande marque de notre tradition culturelle. Mais ce à quoi j'essaie de rendre attentif : comment ce transcendant s'immanentise, comment il y a cette espèce de transcendance immanente. Ce serait peut-être là le mot essentiel qui caractériserait nos pratiques contemporaines : **comment un transcendant s'immanentise**. Quelque chose qui va dépasser l'individu va faire que le groupe se structure.

Voilà ce qui serait, et je vous la propose, une manière de répondre par une générosité de l'esprit à une générosité de l'existence.

Dans le fond on aurait là quelque chose qui serait notre travail d'intellectuels c'est-à-dire capable de dire en mots ce qui est vécu. Au lieu de se contenter des mots auxquels nous étions habitués **créer des mots qui accompagnent** bien évidemment **des pratiques** qui sont des pratiques **contemporaines**.

- **Voilà en bref mon propos :**

Je disais tout au début, et c'était mon premier point : comment le processus d'abstractisation, le rationalisme à outrance qui avait été au fondement de notre tradition, avait aboutit à ce fameux désenchantement du monde.

Pour ma part j'essaie de donner des instruments pour montrer comment *de facto*, je dis bien *de facto*, il y a une forme de réenchantement du monde.

Plutôt, encore une fois, que de stigmatiser à tout venant ces pratiques que l'on voit autour de nous, essayons de repérer. [Repérer] en référence à ce que cela a pu être en d'autres cultures, en d'autres lieux et dans d'autres temps. Il y a là **une nouvelle manière d'être ensemble**.

C'est en ayant, je dirais, cette générosité d'esprit qu'on peut éviter les dérapages qui sont inhérents au resurgissement de ces archaïsmes.

- **Les rêves de notre époque sont à prendre au sérieux.**

Je rappelle une formule qui était celle d'un grand esprit, Walter Benjamin, dans ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, disant comment chaque époque rêve la suivante et que c'est en prenant au sérieux ces rêves-là qu'on évite qu'ils deviennent des cauchemars. Au fond, c'est un peu le conseil que je donne à tout un chacun et que j'essaie de théoriser, soit dans mes exposés, soit dans mes livres.

Je vous en remercie.

(Applaudissements).